

port en pleine tempête. Dans la confusion générale, un morceau de fer placé trop près de l'« habitacle » déranger la boussole et fut cause que le navire dévia de sa route. Au milieu de la nuit, *l'Impérieuse* heurta contre des rochers entre Ouessant et le continent. Sans un miracle *l'Impérieuse* eût été perdue comme le fut plus tard, en décembre 1847, entre Sorelli et Fratelli, rochers de la Méditerranée, *l'Acenger*, vaisseau à bord duquel était le fils de Marryat lui-même. Avec *l'Impérieuse*, la marine aurait eu à regretter dans le père un aussi brave marin que celui qu'elle eut plus tard à regretter dans le fils, et la littérature eût été privée du plus grand de ses romanciers maritimes, uniquement à cause de l'entêtement d'un vieil amiral qui avait persisté à faire sortir la frégate du port pendant une tempête dont on lui avait représenté les dangers.

Au reste, Marryat n'aurait pu trouver un meilleur vaisseau, ni un plus hardi capitaine. « Du jour où *l'Impérieuse* levait l'ancre jusqu'au moment où elle rentrait au port, écrit Marryat, un jour sans combat était pour nous un jour de désappointement. L'admirable précision de notre tir avait été obtenue par une pratique continuelle ; le sang-froid et le courage de notre capitaine électrisaient l'équipage ; la soudaineté de nos attaques, la revue après le combat, les morts pleurés, les blessés presque enviés, la poudre brûlée si près de nos figures que les années n'ont pu en effacer l'empreinte, le culte que nous avions pour notre commandant, les dangers imminents auxquels nous n'échappions que par miracle, l'indifférence montrée par tous pour la vie, m'ont laissé des souvenirs qui font encore battre mon cœur aujourd'hui. »

Avec un tel capitaine et un tel équipage, nous ne devons pas être surpris d'apprendre que, durant les trois années que Marryat servit à bord de *l'Impérieuse*, il fut témoin de plus de cinquante engagements auxquels il prit la part la plus active qu'on puisse attendre d'un midshipman de son âge. Rien que dans le premier hiver de sa croisière, lord Cochrane captura ou coula à fond trois vaisseaux de guerre français, plus douze bâtiments marchands, et démôlit le fort Roquette, à l'entrée d'Arcachon. Nous citerons entre autres l'affaire de février 1808, où lord Cochrane, voulant couler bas un navire qui s'était réfugié sous une batterie dans la baie d'Arcachon, ordonna à une troupe de marins dont faisait partie l'aspirant Marryat de descendre dans les canots et de prendre l'ennemi à l'abordage. La résistance fut vigoureuse. Le lieutenant commandant la chaloupe anglaise tomba mort, percé d'une balle ; Marryat qui se trouvait tout à fait derrière lui, renversé par la chute du corps, foulé aux pieds par ses camarades, resta sans connaissance sur le pont jusqu'à la fin de l'action et fut inscrit sur la liste des morts. Dans *l'Officier de marine*, le romancier raconte cette aventure et y fait figurer son persécuteur Cobett sous le nom de Murphy.

« Un canot, dit-il, amena le chirurgien et ses aides pour inspecter les morts et soigner les blessés. Murphy vint avec eux.—Il n'avait pas fait partie des combattants, et me voyant en apparence sans vie, il me poussa du pied en disant : « Voici un jeune coq qui ne chantera plus ; il a eu de la chance de finir ainsi, car c'était un vrai gibier de potence. »

« Cette voix détestée aurait eu, je crois, le don de me rappeler du tombeau, lors même que ma feuille eût été signée pour l'autre monde ; mais je n'étais que blessé, et je pus m'écrier faiblement : « Menteur que vous êtes ! » Malgré la tristesse d'une pareille scène, ce dementi provoqua un éclat de rire général aux dépens de mon interlocuteur. On me releva, on me mit au lit, on me soigna et je fus bientôt en état de raconter tous les détails de mon aventure. Cependant je restai longtemps et dangereusement malade. »

Il est amusant de voir combien, à cette époque, Marryat croyait aux bons et mauvais jours, entre autres à l'influence maligne du vendredi, superstition qui peut paraître moins étrange chez les matelots quand on sait qu'elle était partagée par un des plus braves amiraux anglais, ami de Nelson.

« Je fus une fois assez fou, racontait-il, pour croire que la superstition du vendredi était une absurdité et, au grand déplaisir de mes hommes, j'embarquai ce jour-là pour une croisière : mon vaisseau échoua et je faillis le perdre, ce qui ne m'était jamais arrivé. Depuis, rien au monde n'aurait pu me décider à lever l'ancre un vendredi. »

Les jours les plus heureux, dit un vieux dicton, sont ceux des plus grands exploits. Les marins de *l'Impérieuse* avaient accompli tant de vaillantes actions le dimanche, qu'ils étaient convaincus qu'aucun désastre ne pouvait leur arriver ce jour-là. Dans l'expédition de Flandres, par exemple, *l'Impérieuse* (elle n'était plus alors commandée par lord Cochrane) fut désignée pour une attaque sur l'Escaut. Soit par trahison, soit par ignorance, le pilote hollandais qu'on avait pris pour guide la conduisit juste sous le feu de la batterie la Terneuse, qui barrait le canal, et elle se vit mitraillée par quinze bouches à feu sans riposter :

« Je pense que nous allons être écrasés, dit Marryat à un des pointeurs qui dirigeaient le tir du premier pont. — Nous avons toujours une chance, monsieur, répondit cet homme, c'est aujourd'hui dimanche. »

Le feu ne discontinuait pas, quand la population endimanchée sortit d'une église située près de la batterie, et alla se ranger autour de celle-ci pour jouir du spectacle :

« C'est un amusement pour eux, dit Marryat, et la mort pour nous. »

Mais bientôt la scène change :

« Ne pouvant faire usage de nos armes à feu, nous hissâmes un petit obusier au faite d'un mât et nous lançâmes un obus. Par une chance incroyable, le projectile alla tomber non seulement au beau milieu de la batterie ennemie, mais encore éclata dans le magasin à poudre. Une effroyable explosion s'ensuivit, et tous ceux qui se trouvaient autour de la batterie, hommes, femmes, enfants, furent tués. »

« La canonnade cessa immédiatement et nous passâmes à travers les ruines fumantes formées par les cadavres des pauvres créatures que la curiosité avait attirées. »

« Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce singulier incident, si heureux pour nous et surtout si inespéré, ne fit que confirmer la conviction de nos matelots, que le dimanche était un jour de bonne chance pour ceux qui montaient la frégate de Sa Majesté *l'Impérieuse*. »

En décembre 1808 le futur capitaine fut mis à l'ordre du jour dans une dépêche de lord Cochrane, et en mai 1809 il reçut dans le port de Malte un certificat de courage pour s'être jeté à la mer et avoir sauvé la vie du midshipman Cobett, son acharné persécuteur.

Dans *l'Officier de marine*, Marryat raconte cette action, mais d'une façon toute différente du récit qu'il en fit dans une lettre adressée à sa mère. Dans le roman, il dit n'avoir sauvé la vie à Cobett que pour pouvoir se venger de lui, « en le tourmentant à son tour comme fait le chat à la souris. » Cette version est trop contraire à la généreuse nature de Marryat pour que nous puissions y croire. Ce qu'il raconte à sa mère nous semble bien plus vrai, surtout lorsqu'après lui avoir écrit comment il a sauvé la vie à un camarade qui, depuis son arrivée à bord de *l'Impérieuse*, l'avait toujours traité de la manière la plus brutale et auquel il avait juré une haine à mort, il ajoute :

« A dater de ce moment, j'ai aimé Cobett comme je n'avais jamais aimé un ami. Toute ma haine pour mon persécuteur a été oubliée. Je venais de lui sauver la vie ! »